

Historiettes sablonnaises

du début des années 60

DU MÊME AUTEUR

L'autorité de la chose jugée
Les innocents de Roc'h Tredudon

Gérard Faure

HISTORIETTES
SABLONNAISES

du début des années 60

Éditions Luthenay

Éditions Luthenay
chez la librairie ACALA
69 bis, rue Brancion - 75015 PARIS

Email : acala@orange.fr

ISBN : 978-2-9522447-1-8

© Editions Luthenay 2007

Toute reproduction de cet ouvrage, même partielle et quel qu'en soit le mode, est formellement interdite et constitue une contrefaçon passible des peines prévues par les textes en vigueur et notamment par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

*« Le bonheur c'est d'avoir dix ans
et de lire un Spirou
perché en haut d'un arbre. »*

AVERTISSEMENT

Ce livre raconte mes souvenirs d'enfance au Sablon, un quartier de Metz. Tous les faits présentés sont exacts et datent de près de cinquante ans. Il est possible que ma mémoire soit parfois infidèle. Peut-être ai-je écorché certains noms, laissé glisser des erreurs ou fait quelques omissions. Par avance pardon auprès des lecteurs plus pointilleux sur la vérité historique.

J'ai voulu partager certains souvenirs avec tous ceux qui ont eu dix ans au début des années soixante. En effet, ces histoires sont transposables dans tous les quartiers de France. Les écoles et les églises se ressemblent ainsi que tous les tritons et tous les orvets. On élève partout de la même manière les têtards : dans un bocal sur la table de nuit.

Puisse ce livre apporter à chacun un soupçon de nostalgie et d'air frais dans un monde devenu si complexe.

CHAPITRE 1

Il neigeait

Il a neigé toute la nuit sur le Sablon. Un évènement attendu avec impatience et joie par tous les gamins du quartier. Au matin, les cris de ma sœur ont remplacé mon vieux réveil. « Le sol est tout blanc, il a neigé ! » Je me précipite à mon tour à la fenêtre, j'ouvre les persiennes métalliques pour contempler un merveilleux spectacle. Tout est blanc, le grand terrain derrière la maison, les arbustes, les buissons, les toits, la rue et les voitures. Une couche immaculée d'une trentaine de centimètres recouvre la ville. Le docteur Hilaire gratte le pare-brise de sa Citroën tandis que M. Gerbert dégage l'escalier de sa maison.

Je m'habille plus chaudement que d'habitude enfilant manteau, bottes fourrées, gants et cagoule. En route ! Huit cent mètres environ nous séparent de l'école. En sortant de l'immeuble je suis accueilli par une boule de neige lancée par mon copain Patrick. Première bataille de la journée. Chantal et Mimi arrivent à leur tour ainsi que ma sœur. L'intervention énergique de ma mère a mis fin à cette échauffourée. Ne pas être en retard. Nous partons. Nos bottines s'enfoncent profondément dans la neige fraîche. Les voitures roulent lentement et les passants marchent prudemment.

Nous arrivons enfin dans la cour de récréation où les instituteurs tentent de maintenir un semblant d'ordre. Nous sommes surexcités. Glissades, bonhommes de neige, batailles de boules. Que des jeux strictement interdits par le règlement. Les coups de sifflets fusent sans que personne n'y prête attention. Je ramasse de la neige et me prépare à la lancer quand j'aperçois,

dans les yeux de mes copains, une expression de terreur. Est-ce l'idée de recevoir le projectile ? Je m'étonne de faire autant d'effet à mes petits camarades qui s'enfuient comme si j'étais le diable en personne. Soudain un choc très violent sur ma joue gauche me fait perdre l'équilibre. Je me retrouve à terre, un peu sonné, couché dans l'humidité glacée de la neige déjà transformée en boue. A dix centimètres de mon visage, deux chaussures noires. Modèle administration d'une peinture certainement supérieure au 46. Je lève légèrement mes yeux jusqu'à l'ourlet d'un pantalon gris sombre. Tout en haut un visage fermé, les sourcils épais froncés sur deux yeux qui me fixent d'un air méchant. C'est M. Schont, notre Directeur.

Sa venue inopinée dans la cour a, j'ose le dire, refroidi l'atmosphère ! Chacun rejoint son rang avant l'entrée en classe. Là où tous les instituteurs réunis échouent avec leurs sifflets et les menaces verbales,

M. Schont, lui, réussit. La politique de l'exemple. Prendre un gamin au hasard, en l'occurrence moi, une mornifle, un regard vers les autres et le tour est joué. Très efficace comme méthode. Avec mes camarades je monte l'escalier en silence. Je suis trempé. En classe, le radiateur me prodigue une douce chaleur. L'instituteur entre. Les élèves se lèvent pour le saluer comme de coutume puis se rassoient. Sans véritable certitude, il me semble qu'il sort, avec les autres enseignants, du bureau du directeur. Avoinée pour tous.

En fin d'après-midi, une tradition particulièrement appréciée notamment en ces jours froids et humides : la distribution de chocolat chaud. L'idée vient du Président du Conseil de l'époque, Pierre Mendès France : « il faut servir du lait dans les écoles » disait-il. Bonne idée. Vers quinze heures le concierge entre en classe avec un grand bidon métallique. Distribution de tasses en aluminium remplies avec géné-

rosité par l'instituteur. Un bon chocolat bien chaud et bien crémeux. Son odeur nous fait déjà saliver.

Fin des cours, la cloche retentit. Nous sortons de l'école. Direction la maison. La neige n'est plus aussi blanche. Sur la chaussée, il ne reste qu'un mélange gris presque liquide. Nous nous arrêtons place de l'église pour une grande glissade. Retour chez nous. La nuit est fraîchement tombée. Après un passage dans la salle de bain, j'enfile des vêtements bien secs. Je regarde par la fenêtre. Chouette, il recommence à neiger.

CHAPITRE 2

Kazavoubou

Début des années 60. Des cultivateurs exploitent un terrain devant notre immeuble. Ils plantent notamment des carottes que nous dégustons de temps en temps. Puis une rumeur persistante. A cet emplacement sera construit une tour d'une vingtaine d'étages. Nous n'avons jamais imaginé cela, ni même vu ce genre d'édifice, à part dans *Tintin en Amérique* bien sûr.

La construction fut assez longue. D'abord le matériel et les machines de bases pendant quelques mois. Puis de drôles d'engins se sont dressés. Des sortes de derrick avec un tube hissé dans un châssis avant d'être lâché pour s'écraser dans le sol. A

l'époque, mes connaissances en techniques de bâtiment sont encore limitées. Elles le sont d'ailleurs toujours. Je suppose que c'est pour couler du béton et fabriquer des pilotis. Quand ces appareils ont été opérationnels : grands boum. Les vitres tremblent. Un boum toutes les minutes. Pendant plusieurs semaines. Boum, boum, boum...

Le temps passe, le bâtiment s'élève vers le ciel. Ce chantier devient notre terrain de jeu favori. Nous fraternisons avec les ouvriers qui y travaillent. Ils vivent dans un petit baraquement métallique. Je vais souvent les voir, surtout vers midi. Je me rappelle de cette odeur de sauce tomate lorsqu'ils font des pâtes, c'est-à-dire tous les jours. Un nommé Martini semble être leur chef. Ils parlent une drôle de langue qui s'accommode très bien avec leur cuisine. Ces Italiens sont sympa avec les enfants du quartier et particulièrement très patients.

Un cône d'une dizaine de mètres de haut

se monte à côté de la tour. Du sable d'un bord et des cailloux de l'autre. Peut-être pour alimenter la bétonnière. Une grosse pelle tirée par un câble remonte la pente pour déverser le matériau dans un trou au sommet. Un homme guide et pousse ce chariot. Il est noir. C'est pourquoi nous l'avons surnommé Kazavoubou. Ce nom vient du président du Zaïre que les actualités avaient mis sous le feu des projecteurs. Devenu mon copain, je vais souvent discuter avec lui.

Au fil des jours la tour grimpe. Sur ce terrain, les dimanches, nous organisons des parties de cache-cache ou de gendarmes et de voleurs. Un jour, planqués sous un escalier, nous sommes tombés sur un trésor : Un casier de bouteilles. Je vois du Coca-cola pour la première fois de ma vie. Alors, le diable me pardonne, j'en ai sifflé quelques bouteilles.

Enfin, la tour parvient à son point culminant. Nous l'escaladons souvent pour

profiter de la vue. Parfois nos parents nous courent dans les escaliers. Le quatorze juillet, nous nous installons au sommet pour regarder le feu d'artifice. Cette expédition a été organisée par notre voisin de palier. C'est un homme du sud, haut en couleur, toujours prêt à cautionner nos bêtises et même à en rajouter. Sa voix est très forte et quand il fait les gros yeux, cela nous paralyse.

C'est aussi un fervent supporter de Raymond Poulidor. M. Mompeu est le genre de personnage qui marque et qui ne s'oublie pas. Un jour, j'avais été un peu trop intrépide. Il m'a ramené à mes parents à grands coups de pompes quelque part au verso de ma personne.

Maintenant les finitions et les premiers résidents. Une barre un peu moins haute mais plus longue est construite simultanément à côté de ce gratte-ciel. Mon quartier vient de rentrer dans le monde moderne. Un concierge assez rock and roll

loge dans un appartement annexe à cette tour, le genre rescapé de Diên Biên Phu et du Djebel Amour. Il nous inspire une certaine terreur. Efficace l'ancien de la Légion. Nos incursions se sont terminées aussitôt. Fin d'une époque. A part cela, nous regardons avec curiosité ces nouveaux venus et commençons à fraterniser avec les enfants. Leurs propos nous intriguent. Ils parlent souvent de leur région, de leur départ précipité. Ils discutent de valises, de bateaux, d'amis restés là-bas, de guerre, de soleil. Nous sommes en 1962.

CHAPITRE 3

Schouchipiat

Avec ma petite communion j'ai l'âge de raison. Mes dix ans approchent et le temps d'être responsable aussi. Ma mère me fait comprendre la nécessité de servir notre Seigneur. Je vais devenir enfant de chœur comme mon grand frère Roland. Promotion importante. Servir la messe est une position enviée, un privilège réservé à une « élite ». Les filles en sont exclues. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su. En revanche, elles peuvent devenir sœurs au couvent. Sans doute est-ce la volonté du tout puissant, alors, amen ! Bref, je tire une fierté légitime de mon nouveau statut. Nous servons les messes selon un ordre

établi affiché chaque semaine à la porte de la sacristie. Nous officions aussi lors des autres sacrements notamment les enterrements. Ayant lieu en semaine, l'abbé vient nous chercher en classe. Nous sommes alors dispensés de cours. Ma timidité et mon manque de hardiesse me jouent des tours. Mes collègues se placent toujours pour les baptêmes et les mariages me laissant les accompagnements vers la dernière demeure. A eux les dragées et les photos, à moi la tristesse, les pleurs et les convois funèbres vers le cimetière de la Horgne. Servir est un tel devoir, un tel honneur, que ces petites magouilles m'importent peu. Mais tout de même, pourquoi diable n'y a-t-il pas de dragées aux enterrements ?!

Répétition des textes en latin avec ma mère avant ma première messe : *confiteor*, *salve regina*, et autres *credo*. Mon frère m'explique le déroulement de l'office. Le curé est assisté de deux enfants de chœurs et les rites doivent être scrupuleusement

respectés : chercher le livre, le tenir, agiter la clochette, l'encensoir, chercher les burettes de vin de messe, etc. Lors de la communion, seules les mains consacrées du curé peuvent se saisir de l'hostie. L'enfant de chœur tient alors une petite soucoupe dorée sous le menton du fidèle pour prévenir toute chute inopinée et inopportune du petit rond de pain blanc. C'est le corps de notre Seigneur tout de même. Je dois préciser qu'une certaine symbolique m'échappe complètement. Je me souviens uniquement de mes incoercibles envies de rire quand mes sœurs communiaient.

A cette époque, tel un berger conduisant ses moutons, le curé tourne le dos aux fidèles pour dire la messe et nous nous tenons de chaque côté. Nous portons une soutane rouge descendant jusqu'aux pieds sur laquelle nous enfilons une chasuble blanche en dentelle. Je sers souvent la messe du matin. Ce n'est pas toujours

facile surtout en hiver. J'arrive dans la nuit glacée avec mon vélo que je pose le long du mur. J'attends l'arrivée du curé Chatam qui vient du presbytère. Sa silhouette massive se dessine et un grognement en guise de bonjour. Nous entrons dans la sacristie afin de nous changer et d'enfiler les habits sacerdotaux. Pour ces offices matinaux un seul enfant de chœur suffit. L'assistance, quoique fidèle, n'est pas nombreuse : les sœurs du couvent et quelques petites vieilles plusieurs fois centenaires.

Un matin, tout en servant notre vieux curé, Dieu m'a fait une farce en escamotant ma mémoire. Arrive le moment du « Schouchipiat ». L'orthographe est sûrement mauvaise mais la phonétique est respectée. Et là, le trou de mémoire, l'horrible trou de mémoire. Comme dans l'histoire de Jacques Baudoin sur la table de multiplication, je connais l'air mais plus les paroles. Je commence : « Schouchipiat » et trois tons plus bas « beleu beleu beleu beleu... ». Il

est peut-être un peu sourd, notre vieux curé, mais en matière de prière dans SA messe, c'est un sonar. Je le vois encore se retourner légèrement en me foudroyant du regard. Tel Jean Gabin dans *Le Président*, ses yeux exorbités me paniquent. « Schouchipiat ! » me chuchote-t-il très fort. J'ai bien compris mais panne de cerveau. Alors, je recommence : « Schouchipiat, beleu beleu beleu... ». De toute façon, depuis le temps, le bon Dieu doit la connaître sa prière. Le curé, alors très en colère, se retourne de nouveau, en chuchotant tellement fort que le fond de l'église a pu entendre un : « SCHOUCHIPIAT !!! » Mais quand ça ne veut pas, ça ne veut pas. Alors le vieux curé, rouge de colère, renonce et le dit lui-même. Je pense que le bon Dieu devait être écroulé de rire. C'est malin.

CHAPITRE 4

Aujourd'hui, y a l'inspecteur !

Branle-bas de combat à l'école. L'inspecteur est annoncé. Nous tremblons tous en chœur mais le Directeur nous rassure. Il n'est là que pour contrôler le travail de l'instituteur. Que n'a-t-il pas dit là. Quand l'inspecteur fait son entrée, nous nous levons et l'instituteur le salue bien bas (fayot !). Très gentil cet inspecteur. Par ailleurs, c'est un ami de ma famille originaire du même village dans la Nièvre. Dimanche dernier il était à la maison pour la traditionnelle belotte dominicale. Des lunettes bien sûr et les cheveux légèrement grisonnants coiffés en brosse. Il part s'installer au fond de la classe et le cours peut commencer.

On ne le sent pas bien l'instituteur, il n'est vraiment pas à son aise. Il cherche ses mots et nous avons eu droit à son regard, tantôt menaçant, tantôt suppliant. Nous savons tout de même que le moindre écart de notre part nous vaudrait de terribles représailles. Machinalement je regarde sur le bureau. L'hypocrite a même planqué la baguette en bambou qui trempe dans un vase rempli d'eau. Toujours exposé à notre vue et à notre bon souvenir comme jadis le gibet sur la place publique. Cette baguette est brandie par l'instituteur au plus fort de ses colères. Une bêtise, un devoir oublié, une leçon mal apprise, un cri voire un chuchotement et la sanction tombe. Il nous appelle alors sur l'estrade, se saisit de l'instrument de torture, tape d'abord à vide afin que le sifflement de l'air remplisse nos oreilles d'une terreur insoupçonnée puis il nous demande de tendre la paume de nos petites mains. La baguette mouillée s'abat, nous arrachant un cri de douleur.

C'est vrai que cela fait très mal. Je déteste cette baguette. Notre instituteur a un côté Massu, le Général miraculé des purges gaulliennes qui se faisait oublier dans son exil messin.

Le fait qu'il ait caché la baguette m'intrigue. Je me pose alors la question sur la légitimité de cet instrument. Bref, après la tension palpable du début de la matinée, il a fait ses cours normalement. Français, calcul, histoire. L'inspecteur pose quelquefois des questions complémentaires auxquelles nous sommes contents de répondre. Comme d'habitude, les cours sont de temps en temps interrompus par les hurlements des chasseurs à réaction F84 de la base militaire de Frescaty. Ils survolent le quartier à basse altitude car nous sommes dans le circuit d'approche. Tous les enfants regardent par la fenêtre ces monstres de métal qui, occasionnellement, finissent leur course dans un champ de betterave ou au fond de la Moselle. Le calme revenu,

les cours peuvent reprendre. La présence de l'inspecteur est maintenant totalement oubliée.

Nous sommes très gentils. Nous aurions eu mille fois l'occasion de faire trébucher notre maître, de le coincer, de lui faire perdre pied. Notre imagination est sans limite. Eh bien non, nous rentrons dans le jeu et rien... Nous regrettons d'être aussi bons, surtout le lendemain, quand sur le bureau la baguette de bambou fait miraculeusement sa réapparition.

CHAPITRE 5

Tous timbrés

Ce jour-là, le maître entre en classe avec un petit carton sous le bras. Il l'ouvre devant trente paires d'yeux plus attentifs que jamais et en sort des carnets de timbres et des vignettes. Pour parfaire notre formation de commerciaux en herbe, pour affûter notre sens de l'humanitaire ou pour contribuer à notre éducation citoyenne ? Je ne sais pas mais nous devons vendre ces timbres et ces vignettes. En réalité, cette opération se répète tous les ans au profit des centres aérés pour les séjours d'enfants atteints de la tuberculose. Nous jouerons le jeu avec zèle et efficacité. Au fil des ans nos stratégies se sont rôdées et affûtées.

Dès la sortie de l'école nous nous précipitons vers nos secteurs de prédilection pour être les premiers. Rue des Roberts, les commerçants sont nos premières victimes. Entrée fracassante dans la boulangerie : « Bonjour Madame, vous ne voulez pas nous acheter des timbres, c'est pour aider la tuberculose... ». La boulangère semble paniquer. Elle sait que nous sommes l'avant-garde des forces de vente lâchées sur leurs cibles. Le timbre coûte quelques centimes. Multipliés par le nombre d'élèves de l'école cela fait une part non négligeable de chiffre d'affaire qui prend le chemin de la solidarité. Toujours est-il que les acheteurs se montrent généreux, peut-être histoire de ne pas perdre leur clientèle pour l'éternité.

Monsieur l'abbé Caillou ne fait pas attention à cette vague géante. Sortant de la sacristie il veut traverser la place pour rejoindre le presbytère. Cet essaim bruyant et coloré ne lui laisse aucune chance, aucune porte

de sortie. De toute part des cris fusent : « M'sieu l'abbé, m'sieu l'abbé, y faut nous acheter des timbres ! ». Pour nos petites têtes c'est simple. M'sieur l'abbé nous parle sans cesse de générosité envers son prochain. Ça ne peut pas mieux tomber surtout que le prochain en question à la tuberculose. Donc aujourd'hui : travaux pratiques. Le brave abbé en a acquis quelques-uns. Je n'ai aucune idée de son salaire cependant, même payé par l'Etat dans notre Moselle concordataire, il ne peut pas faire de rêves de fortune. En tout cas s'il en avait eu, aujourd'hui, il n'en a plus.

Nous avons plumé la première ligne, il faut maintenant taper dans le dur. C'est le porte-à-porte. Chacun défendant solidement son quartier et son immeuble. Nous prenons les blocs militaires de la Sente à My et de la rue Gabriel Pierné. Dring... « Bonjour Madame, vous voulez pas nous acheter des timbres ? C'est pour aider la tuberculose. – Non mon petit, c'est pour

aider à lutter contre la tuberculose. – Ouais d'accord, mais vous ne voulez pas nous en acheter quand même ? » Dring... « Bonjour Mons... » CLAC. Ben il n'est pas poli çui là. Dring... « Ben qu'est-ce que tu fais là toi... Ah c'est chez toi... j'suppose qu'ils t'en ont achetés... ben salut ». Le racket continue. Chaque pâté de maison, chaque immeuble, chaque appartement est systématiquement visité, une fois, deux fois, trois fois et même plus... Le combat pour la vente des timbres est partout, les petits soldats luttant contre la tuberculose ont une foi, une motivation et des ressources sans limite. C'est le Stalingrad de la solidarité.

Le soir, nous nous éloignons de l'épicentre pour attaquer les maisons individuelles. Je ne sais plus où, mais je revois toujours une grand-mère nous ouvrir sa porte, vieille, très vieille, extrêmement vieille. Elle paraît petite, voûtée, ridée, très ridée, les cheveux blancs épars, tirés vers l'arrière et

attachés en chignon. Habillée d'une blouse foncée avec des petites fleurs. Des bas d'une couleur et d'une matière indéfinissables, des charentaises usées et plus une dent. Je pense qu'elle était née avant guerre, pas celle de 39 ni celle de 14, mais celle de 70. Son père a dû faire Waterloo et son grand-père être un contemporain de Louis XV le Bien-Aimé. Quand elle nous ouvre la porte nous prenons de plein fouet les effluves d'un mélange de soupe aux pois cassés, de pot-au-feu trop cuit et de vin rouge tournant au vinaigre. Le tout relevé d'une pincée de DDT et d'odeur âcre du pipi de chat. Cet animal est d'ailleurs probablement crevé sous la commode de l'entrée depuis plusieurs semaines. Elle a l'habitude de nous prendre un carnet entier. Quelle brave femme. De plus, elle nous donne des bonbons. Et quels bonbons ! De vieilles confiseries acidulées dans un papier poisseux et collant. Mais, offerts de

bon cœur, nous les avalons en remerciant cette généreuse donatrice.

Enfin, la journée se termine sempiternellement de la même manière. De retour à la maison, nous demandons à nos parents de racheter les invendus, et il y en a pas mal. Ce sera bien sûr déduit de notre cadeau de Noël mais que ne ferait-on pas pour aider à lutter contre la tuberculose ?

CHAPITRE 6

« M'sieur l'curé, faites-moi crédit... »

La paroisse prend soin de sa jeunesse, notamment en organisant ses distractions. Un jour, voyage inoubliable à Sarrebourg, petite sous-préfecture de la Moselle. Les enfants de chœur, les cœurs vaillants (toujours unis, toujours prêts) et la chorale Dominique Savio se retrouvent un jeudi, aux aurores, devant l'église. Le casse-croûte du midi alourdit mon sac de toile bleue : petit pain, barre de chocolat, œuf dur, banane, tomate, vache qui rit, sans oublier, attachée à ma ceinture, une gourde en plastique remplie d'eau.

Ce petit monde chicanier et dissipé s'im-

patiente. Le car Chausson beige loué à la compagnie des transports messins, apparaît rue de la Chapelle. Les accompagnateurs, dont le calvaire commence, ont énormément de peine à canaliser ce troupeau de joyeux bourricots qui se rue vers le véhicule. Premiers incidents : une trentaine de gamins veulent s'asseoir près du chauffeur. Cette possibilité n'étant pas prévue par le constructeur, une première distribution de taloches est nécessaire. Enfin, un calme relatif et très temporaire revient.

Chacun ayant rejoint un siège, le chauffeur ferme la porte, démarre et traverse le Sablon endormi pour prendre la route de Sarrebourg. A l'intérieur, premiers crépages de chignons pour les places à côté des fenêtres. Les accompagnateurs, des saints, reprennent la situation en main avec une autorité dictatoriale et un pouvoir de persuasion basé sur un subtil mélange de menaces et de chantage. Ils instituent un tour de garde près des ouvertures tant convoi-

tées. A l'arrière, à genoux sur les sièges, les mêmes commencent un concours de grimaces à l'attention des automobilistes. Ceux-ci dépassent rapidement notre bus, non pas à cause du spectacle de guignol ambulante, mais le temps de survie est limité dans le nuage de fumée noire des pots d'échappement.

Tous les manuels sont unanimes, pour tenir des gosses tranquilles dans un car, une seule méthode : les faire chanter. Et chacun de sortir son carnet de chants contenant les paroles des tubes paroissiaux. L'animateur en chef donne le la. Il aurait d'ailleurs pu donner le mi ou le sol, personne n'aurait remarqué la différence. Alors tous en chœur : « Je cherche fortune, tout au long du chemin... ». Ces airs joyeux donnent des solutions aux difficultés financières. Chacun chante à gorge déployée oubliant les kilomètres qui défilent. Le voyage se poursuit. Une fois les couplets épuisés, on enchaîne. « Ma tante

n'a plus qu'vingt-neuf poulets, ma tante n'a plus qu'vingt-neuf poulets, elle en avait trente, la poule à ma tante... ». Chanson très intellectuelle qui constate la perte inexplicquée d'un poulet à chaque couplet. Malheur à celui qui souhaite lancer un tube de l'époque. Franck Alamo, Claude François ou Sheila. Le seul autorisé par notre curé, c'est Hugues Aufray. Mais Santiano sans feu de camp, c'est un kir sans cassis ou une andouille sans moutarde comme disait le Duc de Bourgogne. Alors, régulièrement, nous revenons au répertoire de base : « Je cherche fortune, tout au long du chemin... »

Enfin, nous arrivons près de Sarrebourg. Le chauffeur s'arrête sur le parking d'une grande laiterie. Je ne me souviens plus du nom mais la réclame montre un géant engloutissant avec ravissement une cruche de lait. Nous descendons, heureux de nous dégourdir les pattes. Les jeux commencent sur le parking. L'animateur, infatigable,

nous met en rang et... direction l'usine. Un guide nous fait bon accueil. La visite commence. D'abord, explications des détails de la fabrication du beurre, de la crème, du fromage et des yaourts. Des questions ? Ben non bien sûr, d'abord parce qu'on ne comprend rien et ensuite, on s'en fout pas mal. La visite continue. Des grands bacs, des étuves et surtout une odeur omniprésente, forte, écœurante, nauséabonde. Il est à peine neuf ou dix heures du matin. On regrette déjà la tante, ses poulets et Montmartre le soir. Enfin, le sommet de la visite : la dégustation des produits. Yaourt, crème, fromage et lait. Evidemment, tout ce que l'on donne à manger à des gamins est englouti. Nous quittons alors l'usine. Le guide nous fait un cadeau royal : un porte-clefs. Youpi ! Faut-il rappeler la folie de cette collection à l'époque.

Nous remontons alors dans le car. Direction Sarrebourg, distant de deux ou trois kilomètres. Une heure de route depuis

le matin, des odeurs fétides accrochées au fond de la gorge, les émanations du diesel et la surconsommation de produits laitiers... Sacré mélange. Dès le premier virage, les yaourts veulent retourner à la crèmerie. Freinage d'urgence, ouverture de porte en catastrophe et une dizaine de gamins se précipite dans le fossé. Raoul et Hugues sont appelés par cette jeunesse agonisante. Puis, verts comme le géant de la réclame, ils regagnent leur place. Je passe sur les détails sordides. Les trois kilomètres nous séparant du centre ville sont ainsi ponctués de nombreuses pauses comme les stations du chemin de croix.

Midi, pique-nique. Nos estomacs en béton crient famine. Nous nous installons sur une petite esplanade. Les sacs ouverts, nous sortons les denrées. L'accompagnateur est encore mis à contribution. « Ouinnn, y s'est assis sur ma vache qui rit. M'sieu, y m'a cassé l'œuf dur sur ma tête. M'sieu, y m'a piqué ma banane, M'sieu, j'trouve

plus mon chocolat. » Heureusement qu'à cette époque la dépression n'est pas encore inventée car l'animateur serait alors un drôle de client. A la fin du repas, après quelques vociférations pour le ramassage des peaux de bananes, des coquilles d'œufs et autres papiers gras. Les enfants se dispersent. Sarrebourg est une ville sympathique mais manquant cruellement de distractions. En réalité il n'y en a aucune. Alors, avec trois potes, je m'assois sur un banc et le jeu consiste à reconnaître les quelques automobiles empruntant la rue déserte « DS, Frégate, Aronde, non P60, Opel... »

Vers cinq heures, après une longue et pénible chasse à l'homme au travers de la ville pour récupérer l'ensemble des participants et après de nombreux appels, tout le monde se retrouve à l'intérieur du car. Direction Metz. Les chants se font plus discrets mais le répertoire ne change pas : les tribulations bancaires et les problèmes

de la filière avicole. Arrivé au Sablon, le car stoppe sur la place de l'église. Une casquette circule et chaque personne met son obole pour remercier un chauffeur méritant singulièrement son salaire. Les gamins descendus, l'autobus démarre en vitesse. Par bandes de deux où trois, nous rentrons chez nous, la tête pleine de chants joyeux, de merveilleux souvenirs. Heureux d'avoir dix ans et d'être entourés par de si bons copains.

CHAPITRE 7

Notre ciné, le Lux

Notre ouverture sur le monde commence ici ainsi que notre prise de conscience de l'actualité. La porte de nos rêves ne se situe pas ailleurs. Le Lux : une institution sablonnaise, le complément imagé de notre formation scolaire. Le troisième lieu de rassemblement de la jeunesse après l'école et l'église. Dans la semaine, en revenant de l'école avec les copains, nous empruntons la rue de la Chapelle et la rue Saint-Livier pour consulter le programme. Cette semaine c'est *Taxi, roulotte et corrida*. Louis de Funès avec son béret basque laisse présager un bon moment. Vivement dimanche.

Après le repas dominical, nous partons avec ma sœur, pas l'aînée mais la suivante, en direction du Lux pour assister à la séance de quatorze heures. J'aime bien aller au cinéma avec elle, notamment parce qu'elle me paye la place et une confiserie. Elle a inventé le mouvement perpétuel du rire. J'explique. Les gags et les situations comiques déclenchent le rire des spectateurs. Quand le silence revient, elle rit toujours, ce qui provoque de nouveau le rire de la salle. Quand il s'arrête, il est régénéré par un nouveau gag et le cycle continue. Même principe que sur le moteur deux temps. Ma sœur, c'est la mobylette du rire.

Devant le cinéma, la file d'attente est longue. Tous les copains et copines sont là. On essaie bien de gagner quelques places mais on nous renvoie vite vers l'arrière. On parle tous bruyamment du film, avec des commentaires sur les photos, des interprétations et extrapolations.

Arrivés à la caisse, nous avons l'impression d'avoir déjà vu le film. Le prix est de trente francs pour le parterre et cinquante cinq pour le balcon. Des anciens francs bien sûr. Avec notre ticket nous passons au stand de confiserie puis au contrôle où l'ouvreur déchire notre sésame.

La salle ne semble pas être très grande mais nos yeux d'enfants la voient immense. Au fond un grand rideau de velours rouge foncé cache l'écran. Sur les côtés, les murs sont recouverts d'un tissu en plastique qui pourrait s'enflammer à la première étincelle. Les sièges relevables sont en contre-plaqué. Nous nous précipitons vers le premier rang, juste sous l'écran. Plus la salle se remplit, plus le bruit de fond est important. Ça crie, rit, hurle, chante, une joyeuse cacophonie en somme.

Soudain le bruit s'estompe. Au balcon un personnage inquiétant apparaît. Une grand-mère, peut-être la propriétaire de la salle. Un visage austère. Des yeux perçants nous

regardent fixement. Elle s'habille toujours en noir. On la surnomme « le corbeau » comme dans le film de Clouzot. Puis elle disparaît. Les discussions reprennent plus doucement, plus prudemment.

Alors la lumière baisse progressivement, saluée par un aaaaah ! Cri sorti spontanément des gorges déployées. Le lourd rideau de velours rouge s'ouvre. Nous entendons le bruit mécanique caractéristique du projecteur. Les rayons de lumière inondent le grand écran blanc. Premier film de la séance, un documentaire sur les problèmes de l'alimentation bovine au Danemark. Passionnant. La semaine dernière on nous a parlé du rôle des remparts de Vaucouleurs dans la mission de Jeanne d'Arc et encore avant, des différentes phases de la fabrication des roues de bicyclette quelque part en Italie du Nord.

Le générique des actualités cinématographiques Pathé réveille le public profondément endormi. Un coq fier, monté sur ses

ergots lance son cri strident. Puis se succèdent rapidement des bouts de films. Le dernier représente un train arrivant sur nous à pleine vitesse. Musique triomphale. Les reportages s'enchaînent, commentés par une voix nasale et incisive inimitable. Elle résonne encore dans mon oreille. Séances après séances, nous devenons imbattables sur les questions d'actualité. L'américain John Glenn a fait trois orbites autour de la Terre... Patrice Lumumba a été assassiné au Zaïre... Le Général de Gaulle achève sa visite en Bretagne... Incidents avec la police lors d'une manifestation au métro Charonne... Michel Jazy est fin prêt pour les olympiades... Jean Cocteau est mort, et Edith Piaf aussi d'ailleurs... L'étrangleur a reconnu les faits... Privés de téléviseur, nous dévorons ces reportages.

Après les informations viennent les extraits des prochaines projections. Tous les mardis un film allemand est programmé. Il a un

public fidèle. Des personnes âgées parlant toujours cette langue. La Lorraine était redevenue française depuis un peu plus de quarante ans mais une jeunesse contemporaine du Kaiser ne s'oublie pas aussi facilement.

Les autres extraits des classiques de l'époque. Du pur navet au film culte. D'abord les westerns simples à comprendre. Avec les gentils cow-boys et les méchants indiens, les premiers exterminent les seconds. Ensuite les films de guerre. Même principe. Les péplums où des masses musculaires huilées soulèvent des tonnes de rochers. Toujours habillés d'une serpillière trop courte cachant un maillot de bain moderne. Ils peuvent se battre contre tous les argonautes, la serpillière ne tombe jamais. Dans une autre catégorie, les films de capes et d'épées. D'un niveau plus haut, surtout quand les scénaristes s'appellent Dumas père et fils. Cela nous met en appétit pour la semaine suivante.

Puis le moment tant attendu des réclames et la lumière revient. Derrière nous, remontant l'allée, notre corbeau. Elle tient un grand panier carré avec des sangles en cuir passé autour du cou et propose les produits vus sur l'écran. Après ces préliminaires, l'obscurité revenue, le film débute. Moment merveilleux. Assis au milieu des copains, la tête vide de tout souci, nous allons enfin découvrir le film dont tout le monde parle depuis une semaine. Instant privilégié et pur bonheur. C'est simple d'être heureux.

Taxi, roulotte et corrida, tout le scénario est contenu dans le titre et la présence de Louis de Funès donne le ton. Le Lux, éternelle dernière séance.

CHAPITRE 8

« Pardonnez-moi mon père car j'ai péché »

La religion, catholique en l'occurrence, occupe une place primordiale dans notre vie. Dieu est à la maison, à l'école, dans le champ abandonné, dans la rue, au Sanal, à la cave, partout vous dis-je. Il voit tout, sait tout et note tout pour liquider la situation après notre dépôt de bilan sur terre. Lors de l'audience au tribunal correctionnel céleste les comptes seront bouclés. Si le crédit est supérieur au débit, c'est le Paradis. Nous resterons alors assis sur un nuage, bien sages, avec une auréole sur la tête et des ailes dans le dos pour l'éternité. Autre alternative : l'enfer comme sur la

couverture d'un livre que me montre souvent ma mère. Je visualise ainsi la menace. Le malin, rouge comme Thorez, avec des cornes sur la tête et une longue queue. Il chevauche la terre en regardant les âmes damnées cuire pour l'éternité. Pour nous, il n'y a pas photo. Même si le programme des réjouissances sur le nuage ne semble pas très bien défini, c'est tout de même préférable au ragoût. J'oublie, entre les deux, il y a le purgatoire. Après une peine plus ou moins longue pour faire oublier nos péchés, la rédemption nous attend avec le petit nuage. Elle est simple la vie quand on a huit ans.

Dieu a sa maison qui trône au milieu du quartier. Une église avec une flèche nous montre le chemin du ciel. Le toit très pentu de la nef est couvert d'ardoises comme le clocher. Une construction classique du début du XX^e siècle. Dieu a mis un locataire dans son église, le meilleur représentant qu'il puisse trouver : le Père Chatam.

Il a marqué des générations de Sablonnais. Pendant près d'un demi-siècle ses brebis ont trouvé avec lui le chemin de la rédemption. Sans complaisance ni compromis, Torquemada sous le physique de Jean XXIII, ne nous permettant aucun doute quant à l'existence de Dieu. C'est un homme dur mais rassurant. Un tyran effrayant ses abbés et ses ouailles. J'en ai très peur comme tous les gamins. Mais nous l'aimons notre curé, nous avons besoin de lui. Le Sablon c'est Chatam et vice-versa. Notre personnalité, dit-on, est influencée par ce type de rencontre.

Rite incontournable du samedi après midi : la séance au confessionnal. Nous y allons en petits groupes avec les autres enfants du quartier. Une fois dans l'église nous essayons de choisir le bon confessionnal. Celui du vieux curé est à éviter absolument sinon le grand inquisiteur risque de nous passer à la question. Tolérance zéro. Ses sentences et condamnations sont des

plus sévères. Un autre confessionnal à ne pas fréquenter, celui d'un de ses abbé dont je ne me souviens plus du nom. Sévère lui aussi. Une bêtise et le trousseau de clefs de l'église percute notre crâne. J'exagère un peu. C'est arrivé une fois. En revanche, l'abbé Trapp est plus plaisant, assez paternel, davantage professoral. Il y a aussi l'abbé Bert peut-être le plus proche de nous. Ses parents ayant un sens de l'humour particulier puisqu'ils l'ont prénommé Albert.

Nous nous attendons notre tour sur le banc. Dans le confessionnal, l'ecclésiastique est au centre et un candidat à l'absolution de chaque côté. Pendant que l'un se confesse, l'autre attend. Nous sommes séparés du représentant de Dieu par une petite lucarne garnie d'une grille en bois et une planchette coulissante. Quelle émotion ! Nous patientons, la gorge nouée et une main d'acier nous serrant le ventre. Parfois un copain sort décomposé :

« T'en a pris pour combien ?

– 5 pater, 6 avé, et trois chapelets chaque soir. »

Nom d'une pipe... C'est mon tour. Je m'agenouille. Le curé confesse de l'autre côté et j'attends. Une violente envie d'aller quelque part me prend subitement.

Le bruit fatal. Il ferme la planchette de l'autre côté et ouvre la mienne. Mon Dieu ! Je commence le rituel : « Pardonnez moi mon Père car j'ai péché. Je ne me suis pas confessé depuis la semaine dernière ». Jusque-là, tout va bien, c'est l'intro classique. J'ai fait ma liste de désobéissances comme d'autres font la liste des courses. J'ai menti, triché, envié mes petits camarades, je n'ai pas été attentif en classe, j'ai désobéi à mes parents, arraché les ailes à une mouche et les pattes aussi tant qu'à faire et je lui ai crevé les yeux (non, ça c'est moi qui le rajoute). En fait, je n'ai pas triché, pas spécialement menti, disons que... j'ai quelquefois des points de vue différents. Je n'ai pas contrevenu à mes

parents mais il est vrai que je suis inattentif en classe. Comme au procès de Prague, prêt à avouer n'importe quoi pourvu que ça finisse. Notre procureur de Dieu fait tomber sa sentence, sans appel, infaillible. 4 pater et 4 avé. Ouf, c'est encore faisable. J'ai échappé aux chapelets. La planchette en bois se referme avec le bruit caractéristique de la lame de guillotine tombant sur la tête de son client. Un bruit sourd et sec. Tchac ! Juste une impression de fraîcheur à la base de la nuque dit-on.

Avec le recul, je me demande si le bon Dieu n'a pas de choses plus intéressantes à faire que d'écouter nos dépositions. Et en s'accusant de fautes imaginaires, nous commettons un super péché de mensonge.

A la messe du dimanche nous avons l'âme légère, débarrassée de nos quelques petites fautes. Nous pouvons aller communier. Nous choisissons entre cinq messes. A sept heures les mâtines, à neuf heures la messe des enfants. Suit l'office des Allemands

dans la langue de Bismarck. A dix heures la grand'messe, plus longue et plus solennelle que les autres. A onze heures trente la messe dite des « fainéants » étant donné son instant tardif.

L'après-midi ce sont les vêpres puis la séance de cinéma dans le sous-sol de la sacristie. Charlot ou Laurel et Hardy terminent un dimanche ordinaire. Il est vrai que les vêpres doivent lutter avec la concurrence du Lux.

CHAPITRE 9

Il est venu parmi nous !

Le Général de Gaulle doit venir à Metz. Chacun s'y est préparé. A l'école, distribution de petits drapeaux français à tous les enfants. L'instituteur nous a bien expliqué qu'il est indispensable de l'agiter à son passage. Personne ne se soucie de notre opinion, de toute façon nous irons le voir. En réalité, nous avons déjà reçu d'autres personnalités en grande pompe. Par exemple l'acteur qui jouait Tintin au cinéma. Au dernier moment il n'avait pas pu venir. En revanche Milou était là. Sur scène une espèce de bâtard nous a amusé cinq minutes. Nous étions comblés quand même.

Bon, reprenons le fil. Il ne s'agit pas non plus de l'homme des vœux Bartissol. Celui qui vient à votre rencontre et vous demande le nombre de capsules en votre possession. Chaque capsule se transformant en un litre de vin apéritif. Hip's, c'est bien marrant. Non, notre hôte est beaucoup plus important que tous les Lucien Jeunesse de la terre, on parle du Général de Gaulle en personne.

C'est devenu le principal sujet de conversation dans tout le quartier. Il est vrai que le Général est déjà venu au Sablon il y a une quinzaine d'années, pour inaugurer le monument aux morts place de l'église. Une photo immortalise cette rencontre historique entre le Général et le curé Chatam. Raymond Mondon, porte Serpenoise vivante, était aussi présent. Mais aujourd'hui il vient en tant que Président de la République. Le dimanche il doit faire un discours sur la place d'Armes. Toute la famille s'est mise en route pour aller le voir. Mon

père avec son uniforme et ma mère avec son chapeau doté d'une petite voilette. Le même que la dame du Général, cette femme qui semble incarner toutes les qualités, la première étant de savoir vivre au quotidien avec une page d'histoire. Nous sommes arrivés devant la cathédrale bien avant l'heure pour avoir une bonne place. Je suis fier dans mon beau costume et mon petit drapeau. Attente interminable. Les adultes ne se rendent pas bien compte. On est pas très grand à dix ans et, enfermés dans la foule, les angoisses remontent à la surface. Heureusement que j'ignore l'existence de l'agoraphobie. Enfin, frémissement, quelque chose se passe. Tout le monde regarde. Soudain, sur l'estrade, il apparaît. Après en avoir si longuement rêvé, il est là devant nous. Très grand dans son bel uniforme de Général deux étoiles. D'ailleurs, pourquoi n'en n'a-t-il pas plus, comme beaucoup de Généraux à Metz. Mystère. Il nous a salué longuement. Puis le silence.

Le Général sort ses lunettes en écailles noires et commence son discours. Pourquoi des lunettes puisqu'il ne regarde pas son papier ? Du haut de mes dix ans je n'ai rien compris aux propos. Mais tout est sûrement vrai puisqu'il le dit. La foule applaudit en criant « Vive de Gaulle ! » J'agite frénétiquement mon drapeau.

L'après-midi, il se rend rue du XX^e Corps Américain pour visiter son ancienne caserne. Très entouré devant l'entrée, il prend à nouveau la parole. Je suis près de la barrière. Il s'approche de son public pour serrer quelques mains. Ma sœur a eu la chance de serrer la sienne. Pas moi. Sans doute trop petit et lui trop grand. Pas de chance. Je demanderai donc à ma sœur le don de sa main après l'échéance finale. Je la mettrai dans du formol pour l'exposer sur ma cheminée. Tant pis pour ce rendez-vous raté avec l'histoire. On secoue toujours nos petits étendards avec enthousiasme. Toute la ville est là. Rester chez soit aurait

été un péché. C'était en 62 ou 63. Le souvenir est imprécis. Le soir nous sommes rentrés chez nous au Sablon.

A cette époque, nous ne parlons pas politique. Le Général ne peut avoir d'alternative. Comme pour Dieu sa seule opposition, c'est le Diable. Finalement cela simplifie tout. On entend parler aussi des communistes. Pour moi c'est Pepone, un bien brave homme qui se trompe de bonne foi et qui nous fait tant rire au Lux. Un jour, je me hasarde à demander à l'instituteur ce qu'est le communisme. Il m'explique que, si j'avais deux vaches, je devrais en donner une à mon voisin qui lui n'en a pas. Satisfait de savoir qu'il ne s'agit en fait que de planification de la filière bovine, je suis rassuré. Quoique si mon voisin ne possède pas de vache, il n'a qu'à s'en acheter une sans vouloir piquer la mienne. Non mais ! A une autre occasion j'ai posé la même question à l'abbé Trapp. Lui qui sait tant de choses. « Les communistes sont des gens

qui ne croient pas en Dieu ! ». Là par contre c'est autrement plus grave. Pour moi ne pas croire en Dieu c'est comme ne pas croire au Général de Gaulle. Inconcevable dans mon esprit. L'abbé rajoute que, pendant la guerre d'Espagne, ils ont brûlé des églises. Pourquoi diable ont-ils mis le feu à ces édifices ? Bah, sans doute pour faire cuire la vache qu'ils m'ont piquée.

CHAPITRE 10

Le personnage de 1952

Automne 1961. Un évènement dramatique va me marquer pour longtemps. Nous vivons dans une belle insouciance, privilège de nos jeunes années. Nos parents, L'instituteur, le curé, tous nous apportent des réponses claires et précises à nos préoccupations. Mais quelquefois, le destin est plus fort.

La rentrée 1961 se passe normalement. Je suis au cours élémentaire deuxième année avec tous mes copains de l'année précédente. Un samedi soir après l'école je joue avec deux camarades dans le terrain vague entre la Sente à My et la rue Saint-Pierre. J'ai acheté une paire de menottes en plas-

tique au bazar de la rue Saint-Livier. Je ne suis plus certain du nom d'un de mes compagnons de jeu, mais l'autre s'appelle Masson. Son prénom m'échappe aussi. Précisons que, curieusement, on utilisait plus volontiers les noms de famille pour communiquer entre nous. Masson a un an de plus que moi. Son visage rond est toujours barré d'un large sourire. C'est un bon copain qui a déjà subi une de ces épreuves qui vous marquent à jamais. Son père quelques années auparavant. Pilote de chasse à Frescaty, son Republik F84F s'est écrasé au sol. Cet appareil sous-motorisé était dangereux pour ses aviateurs. Faiseur de veuves, cercueil volant, les qualificatifs ne manquaient pas. Les veuves et les orphelins non plus. Depuis, la mère de mon copain s'est remariée.

Nous nous amusons au gendarme et au voleur. Ma filiation me prédispose naturellement au rôle de représentant de l'ordre. D'autant plus que je possède des menottes.

Les deux voleurs ont eu l'idée... de me les voler. Course poursuite au milieu des tas de terre, autour des voitures, dans les caves. En tant que gendarme je suis vexé de m'être fait subtiliser mon bien. Le soir venu nous nous séparons. Les vacances de la Toussaint commencent.

Quelques jours plus tard, retour à l'école. Masson est absent mais je n'y ai pas vraiment porté attention. A dix heures c'est la récréation, puis nous reprenons nos places. L'institutrice n'est pas là. Mme Peters assure cette année sa dernière classe avant de prendre sa retraite. Nous avons attendu environ cinq minutes avant qu'elle arrive. Elle pleure. Très émue, elle se tourne vers nous : « Masson, votre copain, est mort ». Je ne sais pas si nous avons bien compris la situation. A huit ans la mort est une notion assez abstraite. La mort pour les vieux oui, pas pour les enfants. Non, je ne l'admets pas. Je ne réalise pas vraiment surtout qu'on a joué ensemble quelques

jours avant. Je pense que mes sentiments sont partagés par toute la classe. Ce n'est pas possible... il va revenir. Tout le quartier en parle. L'abbé est venu nous voir pour nous soutenir et répondre à nos questions. La mort, il nous l'a déjà expliquée. On ne meurt pas, on quitte simplement son corps pour aller au Paradis. C'est là qu'il se trouve actuellement avec son père. Nous acceptons volontiers ses explications. Nous sommes un peu rassurés sur le sort de notre camarade.

Retour à la maison en fin d'après-midi. La communauté militaire est en état de choc. Le beau-père de Masson était également dans l'armée de l'air. Il s'appelait Duval je crois. J'entends les explications que mon père donne au voisin : le dimanche matin, la petite famille a pris la route pour quelques jours de vacances. Au volant de la 4CV son beau-père et à côté son oncle. Mon copain était assis derrière avec sa mère. Ils quittaient Montigny-lès-Metz et

roulaient sur la route de Pont-à-Mousson. Au même moment, un soldat américain sortait d'un café dans un village plus loin. Il était totalement ivre. Selon des témoins, il est rentré à quatre pattes dans sa voiture, une puissante américaine. Il démarra à vive allure en direction de Metz. N'ayant probablement plus aucune notion d'espace, il roulait tout à gauche sur cette route de Pont-à-Mousson. La Renault et cette voiture se sont présentées face à face. Duval a eu le temps de l'éviter, mais en donnant un coup de volant vers la droite, il s'est écrasé contre un platane. Des décombres les sauveteurs extraieront trois corps sans vie.

Sa mère est dans un état très grave. La gendarmerie de l'air basée à Frescaty est prévenue rapidement. Répondant à une intuition, mon père et quelques gendarmes filent à la base américaine (ou canadienne) de Marville. A l'entrée, ils cueillent le soldat incriminé. Sa hiérarchie voulait l'évacuer vers les Etats-Unis. Dans cette France,

membre de l'OTAN, que pèse la vie d'une famille pour nos « libérateurs » ? Pas grand chose, autant dire rien du tout. Qu'est devenu ce soldat ? L'affaire a été certainement été « arrangée » en haut lieu. Il doit désormais vivre aux Etats-Unis en ayant totalement oublié cet incident.

Quelques jours plus tard, pour les funérailles à l'hôpital militaire Legouest, tous les enfants seront présents. Des drapeaux, des soldats présentant les armes, des uniformes, plusieurs aumôniers, de la musique militaire, des discours et des fleurs, de grandes quantités de fleurs. Devant l'autel, trois cercueils. Celui du milieu est beaucoup plus petit que les deux autres. Posé dessus, un bandeau avec une inscription : « Le personnage de 1952 ».

CHAPITRE 11

La foire de mai

Tous les ans nous attendons avec impatience la foire de mai. Il s'agit d'une grande fête foraine sur le terrain du parc des expositions le long de la Seille. Nous ne l'avons jamais manquée. Les manèges étant relativement chers pour nos toutes petites bourses, nous attendons les demi-tarifs du jeudi. La veille à l'école, distribution de tickets permettant de ne payer que la moitié du prix. Le jour venu, après manger, je pars donc avec ma sœur en direction de la fête. Ma mère m'a donné que peu d'argent mais le porte-monnaie de ma sœur améliorera l'ordinaire.

Sur la route nous apercevons la grande roue et le grand huit. Avec notre impatience l'allure s'accélère. Par où commencer ? D'abord le grand huit. File d'attente puis installation à califourchon dans les petits wagonnets. C'est parti pour un tour. D'abord la grande montée, accompagnée du bruit mécanique de la crémaillère. Nous découvrons ainsi le panorama de la foire. En haut, virage, prise de vitesse pour une chute dans la grande descente. Mon estomac, déjà fragile, m'a fait un brusque rappel à l'ordre : « encore une comme ça et je décharge le navire ». Virages, montées, descentes et le tour est terminé. Point de départ et sortie en titubant légèrement. Le temps pour ma sœur de faire les comptes et direction les avions. Plus calme, ça me plaît beaucoup. Puis passage devant le stand de la femme à deux têtes. Une grande fresque peinte nous montre une très belle dame, en habit de princesse, possédant effectivement deux têtes. Je me pose plein

de questions. Non pas que je soupçonne le moindre trucage, je suis bon public et je crois tout. Mais quelle tête pense, dirige, décide, mange, etc. Sont-elles toutes les deux toujours du même avis ? En d'autres temps je me serais demandé comment son mari faisait pour la supporter. La nature vous fait parfois des farces.

Nous décidons de poursuivre notre chemin devant l'homme le plus fort du monde. Bon, s'il le dit. Puis la femme la plus grosse. Une motte de beurre fondant au soleil. Beurk ! Je me rappelle d'une femme serpent et d'autres phénomènes exposés à la vue d'un public médusé. Nous arrivons alors devant le train fantôme, l'attraction préférée de ma sœur. Le manège est présenté comme un grand château hanté avec des monstres en carton-pâte. Un grand gorille animé brandit une massue. File d'attente, wagonnet et c'est parti ! Nous entrons par une porte dans le lieu d'horreur. Des têtes de morts s'allument dans les

placards, des toiles d'araignées nous effleurent, des monstres surgissent. Si ma sœur aime bien, moi je ne suis tout de même pas rassuré. Enfin la sortie. Nous descendons et prolongeons notre visite. Palais des glaces et grande roue. De là-haut nous survolons la foire mais notre regard va bien au-delà : le Mont Saint-Quentin, l'église du Sablon, la Seille, la porte des Allemands, la cathédrale, Metz.

Un dernier passage devant Jackson et ses lutteurs. J'aime bien cette attraction. Le présentateur ne manque pas d'arguments pour nous inciter à se faire casser la figure. Dans la foule, une femme relève le défi. Une brute aussi maquillée que vulgaire. Malgré les protestations de l'homme au micro elle escalade prestement l'estrade puis file une grosse baffé au présentateur. Rires de la foule. Elle insulte copieusement ses adversaires avant d'en choisir un. Elle refuse l'ange blanc, le petit prince, Tarass-Boulba et le fort des halles pour

préférer une masse inquiétante revêtue d'une cape noire : le bourreau de Béthune. Nous ne sommes pas rentrés pour voir le spectacle, mais, avec le recul, je pense que la mégère faisait partie de la troupe. Faudrait pas me prendre pour une tanche tout de même.

Il nous reste juste assez d'argent pour la délicatesse suprême. Les saucisses grillées. Je les adore plus que tout. Pour en avoir, je n'aurai peut-être pas vendu père et mère, mais certainement liquidé mon frère sans hésitation. L'odeur caractéristique et subtile nous renseigne sur l'emplacement du marchand. Ce sont de grosses saucisses blanches grillées sur les braises et brunies par la chaleur de chaque côté. Le marchand en prend une délicatement avec une pince en bois, la trempe dans un pot de moutarde pour la coincer dans un petit pain. Le temps pour ma sœur de payer et je repars avec le met royal entre les mains. Je retarde avec plaisir le moment de

consommer laissant à mes papilles le temps de saliver et de désirer encore plus ce sandwich délectable. Puis, je croque à belle dent. Je n'exagère pas du tout en qualifiant de divin cet instant privilégié.

La magie a pris fin avec la dernière bouchée. Il est temps de rentrer car rien n'est plus frustrant qu'une promenade parmi les manèges sans un sou en poche.

Retour vers la maison après une si belle journée.

CHAPITRE 12

Le Sablon plage

Le long du quartier coule une petite rivière au débit plus ou moins important selon les saisons : la Seille. Elle nous offre ses derniers instants avant de se confondre avec la Moselle quelques centaines de mètres plus loin. Plus en amont elle côtoie la grande décharge municipale nommée le choute de Magny. A cet endroit, elle se charge de tous les microbes de la création et de déchets allant du pneu au carton de lait. Un pont l'enjambe reliant le Sablon avec Queuleu. C'est à cet endroit que les gamins du quartier viennent chercher de la fraîcheur durant les chaudes après-midi d'été.

Avant de partir nous préparons minutieusement notre matériel : bâton servant de canne à pêche, fil, épingle de couture tordue et un bocal pour nos prises. Nous emportons également notre goûter favori : le « pain de guerre ». Nous le trouvons dans des rations militaires, abandonnées depuis bien longtemps par nos pères, dans de vieilles malles au grenier. Ces biscuits se caractérisent par une solidité à toute épreuve et ont largement contribué à l'augmentation du chiffre d'affaire de M. Biache notre dentiste. Aucun plombage, aucune couronne ne pouvait résister. Je pense qu'ils ont été utilisés comme matériau de base pour construire la ligne Maginot. Nous le garnissons d'un morceau de chocolat noir à pâtisserie. A l'épreuve du crash test, cet équipement n'aurait subi aucun dommage tout en explosant le mur.

En route ! Nous empruntons la rue Lothaire, traversons la route de Magny à hauteur du café Bellevue. Direction le stade mitoyen

du pont. Nous descendons en dessous du parapet, glissant sur une pente de cailloux. Les ronces et les orties nous écorchent les jambes. Nous arrivons au bord de l'eau. Nos pauvres vêtements portent souvent les marques indélébiles de nos glissades. Ce soir au retour, ce sera la plus bath des javas, la danse du sabre ou Ramona selon l'humeur des parents. Mais n'anticipons pas. Les adultes voient un ruisseau. Pour nous c'est tantôt l'Amazone, tantôt le Mississippi, tantôt le Yang-Tseu-Kiang, comme dans le film vu au Lux avec l'acteur qui jouait Joss Randall. Après avoir dégagé la végétation nous installons notre camp de trappeur au bord du Saint-Laurent. Avec des appâts nous espérons attraper les piranhas qui grouillent dans le fleuve. Les plus courageux creusent la terre avec leurs mains en quête de vers, les autres poursuivent les sauterelles.

Les gaules en batterie, la pêche miraculeuse peut commencer. Il fait chaud.

Nous enlevons nos chemises et nos sandales en plastique achetées au bazar de la rue Saint-Pierre. Un seul modèle, une seule teinte, c'est beau le monopole. Séance de saine baignade dans les eaux tumultueuses du Nil comme à Khartoum avec Gordon Pacha. En amont, comme je l'ai dit plus haut, les camions des boueux déversent quotidiennement les ordures de la région. Les eaux de pluie ruissèlent parmi les immondices pour se déverser dans l'eau déjà largement polluée.

Lors de ces baignades nos petits organismes ont certainement servi d'auberge de jeunesse à tous les microbes connus et inconnus, créés par le bon Dieu rien que pour embêter les humains. Notre corps a constitué ainsi une formidable base de données produisant tous les anticorps nécessaires. Nous avons été ainsi immunisés de toutes les maladies : Peste, choléra, variole, lèpre, fièvre jaune, malaria, fièvre aphteuse, myxomatose etc. En fin d'après-

midi, nous quittons le capitaine Blood pour reprendre le chemin de la maison où nous attend, non pas Irma la douce, mais la réalité d'une autorité ferme et prévenante sous la forme d'une torgnole et direction la douche. Qu'importe. Mes chers copains et copines, quelle journée de rêve ! Une dernière chose, personne n'a jamais attrapé un seul poisson, sauf peut-être ceux qui étaient morts de rire en nous observant.

CHAPITRE 13

C'est ma communion

Ce matin-là je me suis levé de bonne heure. Par la fenêtre de ma chambre, je regarde le ciel d'un bleu très pur. En ce beau dimanche de Pentecôte de l'année 1964, j'allais faire ma communion solennelle. C'est pour moi un épisode d'une importance considérable : la sortie d'une enfance innocente où tout est pardonné. Maintenant, nous serons conscients d'être responsables de nos actes devant le comptable éternel. A la maison nous préparons les festivités. Pour des raisons que je soupçonne économiques, je fais ma communion en même temps que ma sœur Odile, soit avec une année d'avance. Ma tante

Raymonde et son mari Roger se sont déplacés depuis leur lointaine Auvergne. J'aime beaucoup voir la famille. La Lorraine n'est pas notre région d'origine et nous sommes très éloignés des cousins et cousines. Alors nous ne boudons jamais ces instants de retrouvailles. Je me prépare donc consciencieusement. J'enfile mon aube blanche, met ma croix de bois autour de mon cou sans oublier le missel neuf que ma grand-mère m'avait envoyé. Dernières vérifications puis, ma sœur et moi, prenons le chemin du couvent où les communiants sont rassemblés pour aller en procession vers l'église.

Mes camarades sont déjà arrivés, tous habillés de la même manière. De nos coiffures impeccables, bien dégagées derrière les oreilles, émane la puissante odeur de la brillantine Roja Flore. Les abbés nous prodiguent les dernières recommandations puis mise en rang. Les filles devant et les garçons derrière. La procession peut

commencer. Nous sortons par la grande porte du couvent pour passer devant le presbytère et remonter la rue de la Chapelle. Il y a beaucoup de monde sur les trottoirs. Devant l'église c'est la foule. Mes parents sont là avec mon frère Roland et ma sœur Jacqueline. Il y a aussi mon aînée Denise et son fiancé Alain. Pour des raisons connues d'elle seule elle a choisi un étranger comme futur mari. Il est de Nancy. Bien sûr, mon oncle et ma tante sont là aussi. Je suis totalement concentré sur mon acte de foi. Nous entrons dans l'église par la grande porte pour rejoindre les bancs situés devant. Les filles à gauche et les garçons à droite. Tout le monde prend place. Le curé Chatam, autant dire le bon Dieu puisque les deux mots sont synonymes, ouvre la cérémonie.

Les chants, les prières, les sermons, les serments puis la communion ponctuent cette messe solennelle qui dure, qui dure... A la fin nous ressortons pour les séances photo.

En groupe, individuelles, avec les parents, avec la famille, avec les copains. Je suis sérieux, les mains jointes sur mon missel neuf et tenant un chapelet. Je lorgne sur ma toute nouvelle montre achetée à Nevers. Nous rentrons à la maison dans la Frégate. Mon père ne la sort qu'aux grandes occasions. Arrivés rue Gabriel Pierné, les voisins sont aux balcons. Il faut dire que nous ne sommes pas les seuls enfants à faire la communion.

A la maison, le repas peut commencer. J'aime la cuisine de ma mère. Il y a des asperges en entrée. J'adore les asperges. Pour le reste, je ne m'en souviens plus. A la fin du repas, alors que nous allons entamer la pièce montée surmontée de deux petits communiants en plastique, la sonnette retentit. Ma mère ouvre pensant trouver nos petits camarades. Deux gendarmes se présentent. Ce sont des collègues de mon père. Ils viennent interrompre les festivités car un avion militaire de la base de

Frescaty vient de s'écraser dans la campagne mosellane. La gendarmerie de l'air est alors chargée de boucler le terrain pour faire les premières constatations. Mon père, contrarié, prend alors congé pour retourner à son travail. C'est ainsi, il est toujours de permanence, même quand il ne l'est pas.

Le repas se termine malgré ce contretemps. Puis nous sortons de table. La tradition veut que l'on distribue des images pieuses et des dragées au voisinage. Nous partons alors, toujours avec ma sœur, pour notre porte-à-porte dans l'immeuble. Toujours bien accueillis, complimentés pour le sérieux de notre acte et remerciés pour notre sympathique attention. J'aime cette ambiance familiale, rassurante et si humaine. La journée se termine. Mon père rentre de sa mission. Pour lui, la fête est terminée depuis longtemps. Il nous explique les circonstances et quelques détails de cet accident. C'est toujours une épreuve pour lui, je le sais. Il connaît tous les pilotes,

souvent des amis et des voisins. Un de mes copains a probablement perdu son père ce jour-là. Cela fait partie de notre vie de famille de militaire. Puis le soir vient. Après avoir mangé des restes que ma mère accommode toujours avec imagination, je me couche. J'ai vraiment l'impression d'avoir quitté ma petite enfance.

CHAPITRE 14

Départ en vacances

La chaleur de ces premiers jours de juillet annonce un bel été. L'école est terminée depuis quelques jours. Comme de coutume, nous partons chez mes grands parents dans la Nièvre, début août. En attendant, j'ai tout le mois de juillet pour jouer avec mes copains. Plus de réveils matinaux, plus de devoirs à faire, plus de classe ennuyeuse, plus de punitions. Le bonheur. Pour l'immeuble et notre communauté, partir en vacances est un sacré évènement. Le chargement de la voiture est un rituel suivi par tous. Les enfants gambadent tandis que les parents s'affairent pour caser tous les bagages dans des voitures souvent minuscules. Et

quelles voitures ! Elles sont peu nombreuses ce qui permet quelques tolérances et fantaisies. Pas de problème de pollution même si elles émettent la même fumée qu'un B52 au décollage. A l'intérieur la seule protection des occupants consiste en une petite médaille de Saint Christophe montée sur un aimant et placée sur le tableau de bord. « Regarde Saint Christophe et va-t-en rassuré ». Personnellement je ne le quitte jamais des yeux. L'essence ne coûte pas cher, heureusement, car elles ont une consommation de blindé léger. Elles marquent quelquefois leur passage par une tache d'huile au sol plus ou moins grande. Les pneus sont souvent lisses comme le crâne de mon instituteur du cours élémentaire.

L'entretien revient très cher alors les propriétaires de véhicules l'assurent eux-mêmes. C'est tout un spectacle de voir mon père penché sur son moteur, la revue technique ouverte devant lui, essayer de caler l'allu-

mage avec une clef à molette. Là, ce n'est pas encore trop grave. Quand il s'attaque à la purge du liquide du système de freinage... c'est plus inquiétant. Saint Christophe, tu ne me quittes pas des yeux, promis ! Bref, les voitures ne sont pas en très bon état. Les freins sont souvent usés jusqu'aux rivets, mais de toute façon, même neuves, elles ne freinent pas. Non seulement elles ne tiennent pas la route, mais ne demandent qu'à la quitter. Et ces « engins », très lourdement chargés, dans lesquels s'entasse toute une famille, partent un beau matin sous les applaudissements des autres gamins de l'immeuble. Faut-il parler de l'état des routes où l'on s'attend à voir surgir une poule, quand ce n'est pas un veau, de chaque trou dans le bitume. Saint Christophe a un travail considérable à faire. Pourtant les familles arrivent à bon port et reviennent à la maison au bout d'un mois. Et dire que certains ne croient pas aux miracles.

En 57 ou 58, je me rappelle avoir pris une Aronde... dans la tronche. Je sors du Sanal, rue Lothaire. Je traverse peinard, sans regarder bien sûr, me fiant à Saint Christophe et à ma sœur Denise qui me garde. Je suppose que les deux étaient en grande conversation et m'ont oublié. Coup de frein. Je me suis retrouvé sous la caisse. On m'a transporté à l'hôpital Legouest où je suis resté quelques jours. Je n'ai rien de cassé sinon quelques neurones grillés. Je me souviens de la visite du conducteur, les bras chargés de cadeaux et de jouets. Finalement c'est chouette de se faire renverser par une voiture.

Fin juillet c'est à notre tour de partir. Nous sommes sept. Ma mère fait les préparatifs et chacun a sa petite valise. Il faut penser à tout, notamment au pique-nique. Notre voiture est relativement grande et spacieuse. Nous en sommes très fiers. Après avoir mis les valises, nous comblons chaque emplacement avec des petits paquets, des

sacs, des bouteilles et des savates. Nous sommes fins prêts. Mon père au volant bien sûr. A côté ma mère et au milieu, Odile. Derrière le chauffeur, c'est Denise, puis moi, Jacqueline et Roland. Toujours les mêmes emplacements. Ma mère n'a pas oublié les Nautamines, médicaments au goût affreux qui nous empêche d'avoir le mal de mer. En saluant tous les voisins, nous prenons la route de Nevers. Il faut compter sept heures pour faire plus de quatre cents kilomètres. Le trajet est ponctué d'envies de vomir, de soif, de faim, d'envies d'aller quelque part, de cartes postales à acheter, de repas improvisé au bord de la vallée du Cousin près d'Avallon, de crêpage de chignon entre nous, de torgnoles. Et cette aventure se répète chaque année.

CHAPITRE 15

Le Constellation

Un homme étrange a marqué mon enfance. Il s'agit d'un clochard qui hante la Sente à My et le champ abandonné. Il n'a pas d'âge. Une généreuse barbe grisonnante ne laisse apparaître qu'une petite partie d'un visage buriné par les intempéries. Je ne me souviens pas avoir vu ses yeux. Vêtu, comme tous ceux de sa condition : habits sales et déchirés, manteau couvert de boue. Il a aussi un vieux chapeau sur la tête. Le qualifier d'épouvantail vivant me semble le plus approprié. Il tient par-dessus son épaule un sac en toile de jute comme ceux utilisés pour ramasser les pommes de

terre. Celui-ci semble toujours contenir quelque chose de lourd et d'encombrant.

Son surnom, il le doit au fleuron de chez Lockheed, le grand quadrimoteur à hélices dont la silhouette est toute en finesse. Un jour, probablement à l'occasion de la fête annuelle de la base de Frescaty, un Constellation est venu. D'où ce surnom. Ne cherchons pas d'autres explications.

Cet homme a influencé mon éducation car utilisé par ma mère pour me menacer les jours où mon humeur est particulièrement instable. « Si tu ne te calmes pas, le vieil homme va venir te chercher. Regarde le passer. Dans son sac, il y a un enfant qui n'a pas été sage. » Du haut de mes sept ou huit ans je tremble, terrorisé. C'est d'autant plus plausible que j'avais vu la scène dans le dessin animé *Pinocchio* au Lux. Alors je me calme comme par enchantement. Ma mère n'est pas particulièrement portée sur le chantage mais élever cinq enfants nécessite parfois d'avoir recours à

ce genre de mensonge. Je crois aussi que les autres mamans pratiquent cette même manipulation mentale sur leur progéniture.

Notre vagabond traîne ainsi une solide réputation d'ogre dévoreur d'enfants pas sages. Avec un tel CV il ne risque pas de progresser dans notre estime.

Un jour, avec mon copain Philippe le voisin du dessus, nous partons jouer comme d'habitude dans le champ abandonné. Nous escaladons un mur en bordure du sentier. Il commence à pleuvoir. De l'autre côté, un jardin en friche dans lequel se trouvent des cages à lapins vides, sans porte, juste la structure en plaques de ciment. Nous nous réfugions recroquevillés à l'intérieur attendant la fin de la bourrasque. Soudain, les ronces du jardins bougent anormalement. Devant nous, le Constellation, se lève. Il dormait là avec un carton posé sur sa tête certainement pour le protéger de la pluie. Pour la première fois je me suis rendu compte que l'ombre qui passe furtivement

près de chez nous avec un grand sac a aussi un visage, des yeux. Il nous parle avec un grand sourire. Nous sommes terrorisés. Mon copain, plus jeune de deux ou trois années crie : « il va nous tuer !.. » Nous nous sommes ainsi sauvés à toutes jambes. Nous venons de rencontrer le diable en personne.

Par la suite cette rencontre inopinée m'a fait beaucoup réfléchir. Le Constellation n'est il pas une créature de Dieu comme nous tous. Qui est-il, quel est son prénom, quelle a été sa vie avant d'en arriver là, quelles épreuves a-t-il dû subir ? Et puis, comment vivre sans adresser la parole à quiconque, sans pouvoir approcher quelqu'un sans le faire fuir, en inspirant la terreur à tous les enfants. Qu'est devenu cet homme ? Sans doute qu'un jour, plus froid que les autres, son âme a préféré quitter ce qui a été jadis un corps humain mais n'est plus aujourd'hui, qu'un épouvantail.

CHAPITRE 16

Ah les filles !

Septembre 1965, rentrée des classes. Je quitte le primaire pour entrer dans le cycle secondaire. La sixième. Impressionnant. Nous allons avoir plusieurs professeurs, apprendre l'allemand et tant de nouveautés. Cela veut dire aussi plus de devoirs, moins de jeux et des règles beaucoup plus strictes. Serai-je à la hauteur ? Rien dans mon passé scolaire ne peut prédire un succès facile. Mais n'ai-je pas réussi l'examen d'entrée en sixième ? Alors, pourquoi me poser autant de questions. Je verrai bien. A cette époque l'école du Sablon n'est que primaire. Ensuite, c'est le lycée Barbot, près du centre ville. Depuis

un an, des cours complémentaires permettent aux élèves de rester deux ans de plus jusqu'au certif. Je vais donc étudier dans cet institut proche de chez moi avec mes habitudes.

L'école, soucieuse de notre moralité et de notre équilibre, sépare les filles et les garçons. La cour est coupée en deux par un mur suffisamment haut pour décourager les plus hardis d'avoir le moindre contact avec les copines de leurs sœurs. Notre éducation religieuse très stricte nous présente les filles, peut-être pas comme l'invention du malin pour perdre nos âmes, mais on n'en est pas loin. Alors nous évitons d'y penser. Les seules choses que nous savons d'elles, c'est qu'elles ont des cheveux longs, qu'elles portent des jupes et qu'elles sont bêtes. Les cours complémentaires vont nous remettre brutalement les pendules à l'heure, un séisme pour nos préjugés.

La mixité est une vraie révolution, plus importante que celle du barbu en treillis

quelque part chez les producteurs de cigares. A l'intérieur de l'école des garçons, deux classes vont être fréquentées par des filles. Doux Jésus. Puis, c'est le jour de la rentrée. Comme chaque année les retrouvailles avec les copains sont un plaisir avec nos souvenirs de vacances. Il fait encore beau, l'été se termine. Tout va bien. Nous sommes entrés dans la cour de récréation. Une joyeuse pagaille comme de coutume et l'on se précipite déjà vers les tableaux dressés au fond de la cour. Dessus, les listes des classes fixées au moyen de punaises. Je cherche fébrilement mon nom. Le voici. Sixième 1. M. Freiburger en est le professeur principal. Il enseigne l'allemand. Tant mieux, il a une bonne réputation parmi les anciens. Je me mets dans le rang et là, surprise. Il n'y a pas que des garçons mais aussi des êtres étranges plus connus sous le nom de filles. Elles représentent un tiers de l'effectif. Juste un petit bonjour

timide et plus un mot. La sonnerie retentit et nous rentrons en classe.

Les filles sont placées dans la première colonne de pupitres et les garçons occupent les autres. Mixité d'accord, mais avec des limites. Ensuite, présentation par le professeur de la classe et des différences avec le primaire. Ça ne rigole plus. Les autres professeurs se sont succédés. Celui de mathématiques a eu un recul d'effroi en consultant la liste. Il vient de tomber sur mon nom. « Faure, mais j'en ai eu toute une tribu... » Explications : il avait essayé vainement d'enseigner cette matière les années précédentes à mon frère et ma sœur. Ce n'était pourtant pas la spécialité de ma famille. C'était comme ça, nous n'avions pas la bosse des maths. Il savait donc que, pendant les deux prochaines années, son enseignement serait totalement inutile. Les notions de mathématiques ne rentreraient jamais dans ma petite tête. Après lui, présentation du professeur spé-

cialiste du français. Puis les autres, les sciences ; l'histoire et la géographie. Tout est en place, nous voilà partis pour un an, le spectacle peut commencer.

Dès les premiers jours, les filles sont devenues des copains comme les autres. Nous découvrons qu'elles sont plus calmes, plus pondérées, plus réfléchies, plus mûres peut-être et surtout, je l'avoue, moins bêtes que nous, pauvres petits ados boutonneux. En cours, elles semblent avoir plus de facilités à suivre. Cela ne nous a pas inquiété jusqu'à la fin du trimestre. Un coup de tonnerre a retenti lorsque le premier classement a été dévoilé par M. Freiburger. Elles occupent toutes les places d'honneur, bien avant nous. Evidemment, notre professeur ne nous a pas laissé digérer cet affront. Et il en rajoute. Il insiste lourdement : les bonnes élèves se trouvent à sa gauche et les cancre à sa droite. Merci monsieur le professeur pour cette marque de solidarité.

CHAPITRE 17

La communauté militaire

Nous représentons au Sablon une importante communauté de familles de l'Armée de l'Air. Nous habitons dans deux bâtiments. Le premier situé rue Gabriel Pierné au 12 et au 14. Le second, Sente à My jusqu'à la rue Lothaire. L'un a été construit en 54 et l'autre en 56. Ces immeubles abritent le personnel de la base de Frescaty. Si j'en parle, c'est pour mettre l'accent sur la vie des mêmes de ces familles. Nous, tous déracinés, vivons loin de nos sources parfois mal connues. Contrairement aux autres enfants du quartier nous n'avons ni nos oncles, tantes, cousins, cousines et grands-parents près de nous. Nous sommes

ainsi seuls, éloignés du reste de nos proches. Personnellement, originaire de la Nièvre, je suis resté au Sablon de l'âge de 2 ans jusqu'à 13.

Notre existence est rythmée par les mutations successives de nos parents, souvent imprévisibles et inopinées. Plus normalement les gens naissent dans une ville et y restent une grande partie de leur vie, liant ainsi de solides amitiés indispensables à leur équilibre. Au contraire, nous nous savons de passage. En tant qu'enfants de militaires nous perdons nos amis du jour au lendemain. Mais des liens se tissent très vite avec les nouveaux arrivants. Le téléphone, étant peu développé, les contacts se font par courrier. Puis perte de vue complète et définitive. C'est la raison pour laquelle, une fois devenus adultes, nous comprenons notre enfance comme une tranche de vie bien délimitée. Ceci explique mon attachement à ce quartier du Sablon.

Seize familles occupent notre bâtiment

de quatre étages. Tous les pères sont collègues et se connaissent bien. Le voisinage forme comme un second foyer. Ceci explique l'extraordinaire ambiance qui règne alors entre nous. A peu près tous du même âge, notre imagination ne semble pas avoir de limites. Chaque endroit se transforme en terrain de jeux. A l'intérieur de l'immeuble, dans les couloirs sombres des caves propices à cache-cache et au train fantôme. Le feuilleton de l'époque *Belphégor* nous inspire. Une buanderie nous sert de lieu de réunion. Quelquefois c'est une arène. Un vieux pneu fait office de taureau que les toréadors doivent éviter. Nous nous exerçons à l'escalade dans la cage d'escalier. Inconscients du danger couru à gravir les quatre étages le long de la rampe, du côté du vide. C'est l'Everest que nous gravissons, comme dans les actualités au Lux. Notre chasse au trésor se passe au grenier. Nous franchissons les cloisons à claire-voie et trouvons toujours une vieille malle

contenant des merveilles inestimables. Sur ces coffres sont collées des étiquettes qui nous invitent au voyage et à la rêverie : Donaueschingen, Hanoï, Constantine, Tananarive, Dakar. Nous rêvons à notre immense empire sans savoir qu'il est déjà perdu. Nous n'avons jamais rien volé car Dieu est partout et nous voit dans notre remise. Quelque soit le box visité, c'est toujours en présence de l'enfant de la famille qui sert de guide.

Nous sommes partout chez nous et passons le plus clair de notre temps chez les uns et les autres. Selon les affinités du moment. L'appartement de nos voisins de palier est devenue une extension du nôtre. Ils ont un téléviseur, chose peu commune à l'époque. Curieusement, nous n'avons pas de gêne quand nous sonnons à leur porte pour aller regarder la télé. C'est là qu'habite Mimi. Elle est à peine plus jeune que moi et j'aime beaucoup jouer avec elle. Sa sœur Chantal va plus volontiers

avec Odile, comme Babeth, l'aînée. Je n'en cite que quelques uns mais j'aurai pu parler de chaque enfant du bloc.

Les soirs d'été, nous nous retrouvons devant l'entrée encore essoufflés par notre partie de balle au prisonnier. Nous attendons le car Chausson vert foncé qui ramène nos pères de leur travail à Frescaty. Dès son apparition les cris de joie retentissent. Il s'arrête devant l'immeuble. Les portes s'ouvrent pour libérer un groupe d'hommes revêtus de l'uniforme de l'armée de l'air. Chaque enfant court et se jette dans les bras de son père. Je ne suis pas en reste quand le mien descend à son tour. Tenant son éternelle serviette en cuir, il vient à notre rencontre. Tout le monde parle avec tout le monde, attendant l'heure de la soupe. Les hommes se mettent à l'aise et s'installent au balcon de leur appartement. Le congrès peut commencer. Le sujet du début de l'été : le tour de France. Quels déchirements entre les partisans d'Anquetil et

de Poulidor ! Sinon on converse autour d'affaires courantes, d'enfants, d'école, de base, d'église. Curieusement, on ne parle pas politique car il semble que tout le monde a le même point de vue. La politique se résume à deux mots : de Gaulle

Nos mères : de saintes femmes. Il n'y a pas d'autres qualificatifs. Nous sommes cinq à la maison et cela occupe tout le temps de la mienne. Comment gère-t-elle tout cela ? C'est un mystère. Bien sûr, nous ne sommes pas riches. Nous n'avons quasiment pas d'argent de poche et pourtant dans toute mon enfance et adolescence je n'ai jamais manqué de rien. Peut-être la faculté de subvenir à nos propres besoins par le système D.

Nous savons nous contenter de ce que nous avons. Pas de souvenirs non plus de la moindre correction de la part de mes parents. Il est vrai que j'ai un gilet pare-balle très efficace en la personne de ma sœur aînée Denise. C'est mon bouclier

anti-missile. Dieu seul sait pourquoi mais elle entrave toujours le chemin de la justice paternelle en s'interposant entre mes petites joues et la main de mon père lancée à vive allure, tel un projectile qui n'atteint jamais sa cible. Elle est hardie ma sœur, il faut bien le reconnaître. En 1963, elle fait la connaissance de celui qui allait devenir son mari : Alain. Changement. A partir de ce moment, c'est lui qui collait les baffes...

Voilà mon monde, mon berceau, ma famille, ma vie. Quand nous quittons cet univers, j'ai treize ans. Nous allons à Paris. Je suis tellement content de rejoindre la capitale, mon esprit est tendu vers l'avenir. Sur le moment, j'oublie presque les familles que je quitte, les copains et copines jamais revus. La vie continue, avec ses joies, ses peines, ses bonheurs et ses drames. Pourtant, je n'oublie pas mon enfance merveilleuse dans ce quartier de Metz, le Sablon. Quand la vie se fait trop difficile je m'y réfugie en pensée.

J'y suis retourné, bien des années plus tard. Rien n'a tellement changé. A part que toutes mes connaissances sont parties, comme moi. En regardant mon immeuble de la rue Gabriel Pierné, il m'a semblé revoir toute la marmaille assise sur le petit mur jouxtant la maison. Je revois aussi nos ballons, nos vélos, nos rires, nos jeux et toutes ces choses si banales à l'époque et qui ont pris autant de valeur avec les années.

EPILOGUE

Je regarde ma montre. Il est six heures du soir et mon livre est enfin terminé. Ces souvenirs remontent à bientôt cinquante ans, toute une vie. Ils évoquent un monde qui n'existe plus aujourd'hui. La société a tellement changé qu'il serait vain de chercher des points de comparaison. Pourtant je ne sors pas indemne de ce travail d'écriture. Un sentiment étrange et indéfinissable m'envahit. Ce n'est sans doute rien d'important. J'ai peut-être réveillé quelques fantômes qui dormaient profondément au fond de moi-même. Tous ces souvenirs, tout ce passé, c'est arrivé il y a si longtemps...

Achévé d'écrire le 27 juillet 2007
à Donetsk, Ukraine.

TABLE

1. Il neigeait.....	11
2. Kazavoubou.....	17
3. Schouchipiat.....	23
4. Aujourd'hui, y a l'inspecteur !.....	29
5. Tous timbrés.....	33
6. « M'sieur l'curé, faites-moi crédit... ».....	39
7. Notre ciné, le Lux.....	47
8. « Pardonnez-moi mon père car j'ai péché » ..	55
9. Il est venu parmi nous !.....	63
10. Le personnage de 1952.....	69
11. La foire de mai.....	75
12. Le Sablon plage.....	81
13. C'est ma communion.....	87
14. Départ en vacances.....	93
15. Le Constellation.....	99
16. Ah les filles !.....	103
17. La communauté militaire.....	109
Epilogue.....	117

Imprimé en France
septembre 2007

Dépôt légal : septembre 2007